

Harold Bloom, dernier géant romantique

Article paru dans l'édition du 28.01.03

Le critique littéraire américain auteur de best-sellers va à contre-courant des études actuelles liées aux problématiques identitaires

LORSQU'IL est à New York, Harold Bloom habite sur Washington Square Park, dans une maison qui ressemble fort à un townhouse anglais : quelques marches, des murs de briques ocres et une grande porte blanche toujours entrouverte. A peine le perron franchi que surgit cet homme colossal et mélancolique, affublé de bretelles, les cheveux défaits, les sourcils en bataille et le visage las. Trainant les pieds, il paraît à tout moment sur le point de s'effondrer, comme courbé sous l'effet d'une pesanteur insurmontable.

Peu connu du public européen, Harold Bloom est depuis près d'un demi-siècle l'une des figures de proue de la critique littéraire outre-Atlantique. A New York, son père, d'origine juive, émigré de Russie après la première guerre mondiale, travaille dans une usine de vêtements, ses trois soeurs sont secrétaires et son frère aîné devient postier. Harold, lui, se distingue par sa mémoire prodigieuse et son aptitude à dévorer des volumes entiers à la vitesse incroyable de mille pages par heure. Au fil de lectures et de relectures avides, il finit par apprendre par coeur une partie du canon littéraire occidental. Et l'on dirait presque, à l'entendre les réciter, que ces textes ont acquis une existence autonome à l'intérieur de son corps.

Aujourd'hui, à 72 ans, Bloom a signé plus d'une vingtaine d'oeuvres critiques d'une portée considérable, dont *The Anxiety of Influence : A Theory of Poetry* (Oxford University Press) et *Shakespeare : the Invention of the Human* (Riverhead Books). Depuis quelques années, il est également l'auteur d'une poignée de best-sellers - notamment des ouvrages de vulgarisation littéraire -, tel son dernier titre paru cet automne, *Genius : a Mosaic of One Hundred Exemplary Creative Minds* (Warner Books). Membre de la très exclusive American Academy of Arts and Letters et lauréat de nombreux prix littéraires, il fait autorité sur les poètes romantiques, mais aussi sur Yeats et Wallace Stevens. Et c'est avec panache qu'il enseigne la littérature à la fois à Yale et à New York University.

Calé dans un large fauteuil bleu marine, Bloom semble trôner sur un empire de livres éparpillés autour de lui. Il parle d'une voix à la fois suave et solennelle, un peu à la manière d'un acteur élisabéthain en plein monologue tragique. Lorsqu'il se met à exprimer son animosité à l'égard des universitaires et des critiques littéraires de son époque, il écarquille les yeux et soupire bruyamment : « Ils ont décidé que je suis Satan, et j'ai décidé qu'ils ne sont qu'un groupe de harpies et de pom-pom girls. »

Délibérément à rebours des principes de la nouvelle critique, Bloom affiche un certain fétichisme pour les concepts surannés tels que le « génie » ou les « valeurs esthétiques universelles ». Et il est convaincu que la critique littéraire d'aujourd'hui - qu'il taxe d'« école du ressentiment » - se meurt de médiocrité.

La dictature des sous-cultures

Depuis des décennies, il mène une guerre acharnée contre les hordes de « personnes politisées » du monde anglo-saxon qui ont pris, selon lui, la littérature en otage. A ses yeux, les chantres du postcolonialisme, du « new historicism » et des « cultural studies » sont des imposteurs qui subordonnent les textes littéraires à l'exploitation de problématiques identitaires sans intérêt. « Etudes féministes professionnelles, fausses études marxistes, queer studies et études de lesbiennes eskimos » : Bloom dénonce avec hargne - et non sans humour - ceux qu'il accuse d'avoir prostitué l'esthétique à la dictature des sous-cultures.

Car Bloom défend corps et âme la lecture d'oeuvres de fiction comme moyen de se plonger dans « l'abîme universel du soi ». Dernier bastion du romantisme outre-Atlantique, il se passionne pour le penchant humain au lyrisme et pour la douleur de la mise au monde poétique. Naturellement, il est voué aux gémonies par nombre d'intellectuels et d'universitaires américains friands de postcolonialisme et de paradigmes sociopolitiques, qui honnissent son passéisme et son entêtement. Bloom hausse les épaules.

Envers et contre toutes les tentations modernistes, il se refuse à lire les textes de trop près. Il ne décompose pas les strophes. Il se préoccupe à peine de sonder les mots. Depuis 1973 - il publie *The Anxiety of Influence* -, Bloom s'efforce surtout de remonter le courant des infinies filiations textuelles, à la recherche de la « substantifique moelle » de la littérature occidentale. Il écrit cette phrase devenue célèbre : « Il n'y a pas de poèmes, seulement des relations entre les poèmes. » Aussi conçoit-il une théorie, un tant soit peu freudienne, de la création littéraire comme révolte à la fois nécessaire et insurmontable contre l'influence écrasante des prédécesseurs.

Et dans son panthéon personnel, c'est Shakespeare le principe premier du « canon occidental », le plus extraordinaire inventeur. Ce qui intéresse Bloom, c'est l'étude des personnages shakespeariens en tant qu'ils se glissent aux limites de l'expérience humaine. Iago est ainsi l'archétype du nihilisme et Hamlet - que Bloom adule - le paragon de l'intériorité, l'homme dionysiaque par excellence qui a « véritablement contemplé une fois l'essence des choses ». Bloom soutient notamment que le romantisme naît sous la plume de Shakespeare. Germe de l'imagination poétique la plus luxuriante, Shakespeare est le théâtre même de la conscience romantique, tout entière adonnée à la liberté créatrice.

En définitive, si Harold Bloom a acquis une notoriété singulière aux Etats-Unis, c'est pour plusieurs raisons paradoxales. D'une part, il est devenu un auteur de best-sellers qui répondent bon gré mal gré à un besoin constitutif de la culture américaine : le désir d'amélioration de soi par le biais d'une herméneutique accessible à tous. Par ailleurs, il a acquis une solide réputation de polémiste réactionnaire, dédaigneux à l'égard des tendances « démocratiques » du postcolonialisme.

Mais peu importe : l'authentique victoire de Bloom est de savoir insuffler son enthousiasme pour le substrat universel des belles lettres. A ceux qui le condamnent comme esthète naïf, il répond que l'esthétique est inséparable du monde cognitif. « Il n'y a pas d'oeuvres stupides mais belles. Cela est impossible », affirme-t-il. Reste que le plaisir esthétique n'est goûté qu'au prix d'une bataille solitaire livrée à l'assaut de la difficulté poétique. Car Bloom a métamorphosé son amour des lettres, non pas en un carcan didactique, mais bien en une palpitante aventure humaine.

P/

Lila Azam Zanganeh

